

XXIV

Docteur Jacques LECHE

S E M I N A I R E

du

mercredi 18 juin 1953

Le 1er juin est aussi l'anniversaire de la fondation de la Société Française de Psychanalyse. Nous aussi nous avons dit non à un rosent.

La dernière fois j'avais commencé de commenter l'observation d'une ^{jeune fille} ~~bonne~~ ^{jeune} femme entraînée d'être soignée par l'un de nos confrères, et j'avais commencé d'amerger quelques-uns des principes qui peuvent se déduire de la façon dont nous essayons d'articuler les choses quant au caractère bien dirigé ou mal dirigé, correct ou non correct de la conduite d'un traitement centré sur quelque chose qui évidemment se présente comme existant dans le contenu de ce qu'apporte l'analyse, à savoir la prise de conscience de l'envie au pénis.

Je crois que dans l'ensemble vous voyez l'intérêt de l'emploi de ce que nous en faisons. Il y a toujours naturellement des petits retards ou des sensus auxquels vous êtes arrêtés, des oppositions qui vous ont semblé fa-

- 2 -

cilles à retenir, et puis qui se trouvant un peu seccuées ou remises en question par la suite de notre progrès, vous déroutent.

Il n'y a qu'à nous demander par exemple s'il ne fallait pas voir une contradiction entre ce que j'avais apporté la dernière fois, et un principe auquel on avait cru vouloir s'arrêter. Je disais qu'en somme pour la femme, son développement sexuel passait obligatoirement par quelque chose qui pourrait s'appeler : elle doit être le phallus sur le fond ~~si~~ elle ne l'est pas, disait-on. Pour l'homme c'est le complexe de castration qui peut se formuler par ceci : qu'il a le phallus sur le fond de ce qu'il n'a pas, ou menacé de ne pas l'avoir. Evidemment ce sont des schémas qui sous un certain angle, et quand on parle, et quand on oppose le développement sexuel à telle ou telle phase, peuvent montrer assez bien une certaine opposition. Il est tout à fait insuffisant de s'y arrêter puisqu'aussi bien cette dialectique de l'être et de l'avoir vaut pour les deux.

L'homme aussi doit s'apercevoir qu'il ne l'est pas. C'est même là en effet dans cette direction que nous pouvons voir se situer une partie des problèmes appliqués par la solution du complexe de castration et du pénis-aide. Nous allons le voir plus en détail, et j'espère que peu à peu vous remettrez à leur place les choses qui ne sont pas fausses en elles-mêmes, mais qui sont des vues partielles.

Pour cela repartons aujourd'hui de notre rendez-vous.

Il est excessivement important d'articuler convenablement les différentes lignes dans lesquelles l'analyse se situe. Il y a un article dont je vous conseillerais la lecture, c'est l'article de Glover qui s'appelle : "Therapeutic effects of the inexact interpretation" (Oct. 1951 vol. 12, art. 4 de l'I.J.P.).

C'est l'un des articles les plus remarquables et les plus intelligents qui puissent être écrit sur un tel sujet. Il met vraiment au point la base de départ sur laquelle peut être abordée la question de l'interprétation.

En somme le fond de cet article et un problème qu'il pose, est quelque chose qui peut à peu près se situer comme suit : au point et au moment où Glover a écrit, nous sommes en core à un moment où Freud est vivant, mais où le grand tournant de la technique analytique autour de l'analyse des résistances et de l'agressivité s'est produit. Glover articule que cette analyse des résistances et du transfert est quelque chose qui avec l'expérience et le développement de notions acquises dans l'analyse, est quelque chose qui implique le parcours, la couverture si on peut dire, au sens qu'un terrain doit être couvert par le progrès analytique de la connaissance des systèmes fantasmatiques - tradisons comme cela les fantasmes systems : les systèmes de fantasmes - que nous avons appris à reconnaître dans l'ana-

lyce. Il est clair qu'à ce moment on en a appris plus, on en connaît plus que tout au début de l'analyse, et la question qui se pose, c'est : qu'est-ce qu'étaient nos thérapeutiques au moment où nous ne connaissions pas dans toute leur ampleur, dans tout leur éventail, ce système^{de} fantasmés ?

Est-ce à dire que ce que nous avons fait à ce moment là, était des cures thérapeutiques incomplètes, moins variables que celles que nous faisons à présent ? C'est une question évidemment fort intéressante, et à propos de laquelle il est arrivé en quelque sorte à faire une sorte de situation générale de toutes les positions articulées, prises par celui qui se trouve en position de consultant par rapport à un trouble quelconque. D'une certaine façon il généralise, il étend la notion d'interprétation à toute position articulée prise par celui que l'on consulte, et il fait l'échelle des différentes positions du médecin par rapport au malade.

Il y a là une anticipation de la relation médecin-malade, comme on dit aujourd'hui, mais vraiment articulée d'une façon dont je regrette qu'elle n'ait pas été développée dans ce sens qui pose une sorte de voie générale. C'est que c'est très précisément pour autant que nous connaissons la vérité incluse dans le système, que nous nous trouvons de ce fait coller avec la thérapeutique.

Il a pris ceci depuis le médecin de médecine générale qui dit au patient : "secouez-vous, allez à la campagne, changez d'occupation", enfin qui se met en position de reconnaissance. Aussitôt il occupe une certaine place, ce qui n'est pas quelque chose d'inefficace puisque c'est quelque chose qui se situe, se repère très bien à la place même où certains systèmes se forment. Il occupe aussitôt une certaine fonction par rapport au patient qui est situable dans les termes mêmes de la topique analytique. Je n'insiste pas là-dessus.

Il remarque en un point que toute la tendance de la "modern therapeutic analytic" à son époque, est la direction de l'interprète et de ce qu'il appelle les systèmes saliques et les réactions de culpabilité. Il fait remarquer que jusqu'à une époque récente, tout ceci n'avait pas été mis en évidence. Sans aucun doute on soulageait le malade de l'anxiété, mais on le laissait certainement irrésolu, irréprimé, au même coup refoulé, ce fameux système salique.

Voilà par exemple un exemple de la direction dans laquelle, non pas il conclut ses remarques, mais dans laquelle il les amorce, et c'est bien là ce que de nos jours il serait intéressant de reprendre.

Je vais vous faire à ce propos justement une remarque. Il s'agirait de situer en somme ce que vous lire est évidemment de l'analyse de l'agressivité. venant un certain

temps, les analystes ont été tellement impressionnés dans la découverte qu'ils en ont tirée, que c'était devenu une sorte de tarte à la crème. On a si bien analysé notre agressivité que les termes dans lesquels les analystes en formation se réunissaient en disant.

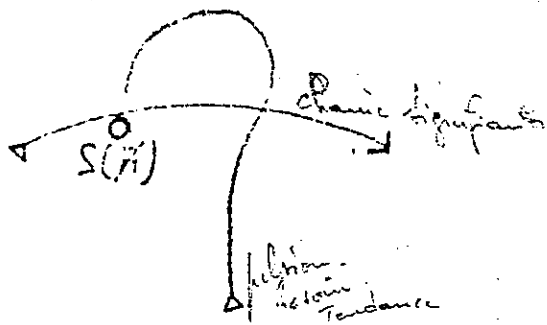
Il s'agirait de savoir ce qu'en effet a représenté cette découverte, et je pense que nous pouvons la situer quelque part sur le schéma fondamental qui est le nôtre. C'est ce que j'ai essayé de faire tout à l'heure, car enfin nous pouvons aussi là-dessus nous poser des questions. J'ai souvent fait remarquer combien quelle ambiguïté restait au temps où je vous apprenais, où je vous parlais du système narcissique un tant que tel, comme fondamental dans la formation des réactions agressives, que l'agressivité, celle qui est provoquée dans la relation imaginaire au petit autre, n'est pas quelque chose qui puisse se confondre avec la source de la puissance aggressive, comme une fonction vitale, une relation imaginaire.

D'un autre côté, il est clair, pour rappeler ces choses de manière évidente, que la violence est bien ce qui est essentiel dans l'agression, au moins si nous nous situons sur le plan humain. Ce n'est pas la parole, c'en est même exactement le contraire, c'est la violence ou la parole qui peut se produire dans une relation interhumaine, et la violence est quelque chose dans son essence qui se distingue

de la parole, la question peut se poser de savoir dans quelle mesure la violence est telle, - je dis la violence pour la distinction avec l'usage que nous faisons de l'agressivité - peut-elle être refoulée puisque si nous suivons ce qu'ici nous avons posé comme principe, ce ne pourrait en principe être refoulé, ce qui se révèle baigné à la structure de la parole, c'est-à-dire à une articulation significative, est une question qui doit bien être posée.

En effet, par le biais de l'irracionalité, c'est par le biais de ce meurtre du symbolique qui est latent dans la relation imaginaire comme telle, que ce qui est de l'ordre de l'agressivité arrive à être symbolisé, et comme tel, pris dans le mécanisme de ce qui est refoulé, de ce qui est inconscience, de ce qui est analysable, de ce qui est même, disons le d'une façon générale, irrefractable.

Reprenons bien en effet les choses. Si nous suivons et si nous repartons, si nous réécrivons notre petit schéma, notre schéma sous sa forme la plus simple :



à savoir dans cet entrecroisement de la tendance, si vous voulez la solution, tant qu'il y a encore un besoin in-

dividualisé, et de quelque chose qui est la chaîne signifiante où il doit venir s'articuler.

Qu'est-ce à soi tout seul ? Ceci déjà nous donne quelques éléments et nous permet de faire quelques remarques.

Faisons une supposition : supposons qu'il n'y ait pour l'être humain que la réalité ; cette fautive réalité dont nous faisons un usage à tort et à travers. Supposons qu'il n'y ait que cela. Il n'est pas impensable que quelque chose de signifiant l'article, cette réalité, pour fixer les idées, supposons que comme on veut le dire quelquefois dans certaines écoles, le signifiant ce soit simplement un conditionnement, ^{à parler} je ne dirais pas des réflexes, mais de ce quelque chose qui est réductible aux réflexes, comme si le langage n'était pas quelque chose d'un autre ordre que ce que nous créons artificiellement en laboratoire chez l'animal, en lui apprenant à sécréter du suc gastrique au son d'une clochette. C'est un signifiant, le son de la clochette, et on peut supposer un monde humain tout entier organisé autour d'une coalescence de chacun des besoins qui ont à se faire entendre avec un certain nombre de signes prédéterminés. Si ces signes sont valables pour tous, en principe ça doit faire une société qui fonctionne d'une façon parfaitement idéale. Chaque émission pulsionnelle à la mesure des besoins sera associée à quelque chose que nous appellerons, si vous voulez, le son de cloche universellement

varié, qui fonctionnera de la façon convenable pour celui qui l'entend, pour qu'aussitôt il satisfasse au dit besoin. Nous arrivons ainsi à la société idéale.

Je vous fais remarquer que ce que je dépeins, c'est ce qui est rêvé depuis toujours par les utopistes : une société fonctionnant parfaitement, et aboutissant à la satisfaction de chacun selon ses besoins, tous y participant selon leurs mérites, y ajoute-t-on. C'est là que commence le problème.

En somme ce schéma, s'il reste à ce niveau là de l'entrecroisement du signifiant avec la poussée ou la tendance du besoin, il aboutit à quoi ? à la l'identification du sujet à l'autre, en tant que cet autre articule la distribution de ce qui peut répondre au besoin de distribution et des ressources.

Ceci est justement ce qui déjà vous fait apparaître qu'il n'en est pas ainsi, à savoir que cet arrière-plan de la demande, il est absolument nécessaire de le faire entrer en ligne de compte, simplement pour rendre compte de ce qui se passe dans cette articulation du sujet, dans cette prise de position du sujet dans un ordre qui existe au-delà de l'ordre du réel, et que nous appelons l'ordre symbolique, qui le complique, qui n'y superpose, qui n'y adhère pas.

D'ores et déjà pourtant à ce niveau, à cet état simple

XX

du schéma, nous pouvons remarquer qu'à ce niveau déjà il se passe quelque chose, quelque chose de l'ordre naturel, de l'ordre organique, disons tout au moins chez l'homme qui complique ce schéma simplement à ce stade où il est ici décrit au tableau, et qui consiste en ceci : c'est que voilà le sujet, cet enfant mythique, disons-le bien, qui nous sert d'arrière-plan à nos spéculations psychanalytiques, cet enfant en présence de sa mère qui commence à manifester ses besoins.

C'est ici qu'il rencontre la mère en tant que sujet parlant, c'est ici qu'aboutit son message, c'est-à-dire au moins où la mère le satisfait. Comme je vous l'ai fait remarquer, ce n'est pas au moment où la mère ne le satisfait pas, le frustré, que commencent les problèmes. Ce serait trop simple, encore que bien entendu on s'efforce d'y revenir toujours, justement parce que c'est simple. Je vous l'ai dit, le problème intéressant, celui qui n'a pas échappé à quelqu'un comme Winnicott par exemple, dont on sait que c'est quelqu'un dont l'esprit et dont la pratique couvrent toute l'ampleur du développement actuel de la psychanalyse et de ses techniques, jusqu'à y compris une considération extrêmement précise des systèmes fantasmatiques qui sont sur la limite, sur le champ frontière avec la psychose. Winnicott, dans son article sur les objets transitionnels, dont je fais état auprès de vous, montre avec la plus grande

X

précision que le problème essentiel, c'est de savoir comment l'enfant sort de la satisfaction, et non pas de la frustration, pour se construire un monde.

C'est pour autant qu'un monde d'article pour le sujet humain, qui comporte un au-delà de la demande, quand la demande est satisfaite, et non pas quand elle est frustrée, c'est cela qu'il appelle les objets transitionnels, c'est-à-dire ces menus objets que nous voyons très tôt prendre une extrême importance dans la relation avec la mère, à savoir un bout de couche sur lequel il tire jalousement, une bribe de n'importe quoi, un hochet. Et l'importance de cet objet transitionnel dans le système de développement de l'enfant, est une chose qui est absolument essentielle à voir et à situer et à comprendre dans ses précocités.

Ceci dit, arrêtons-nous à cette frustration, à savoir au fait qu'ici le message n'y vient pas à partir d'une date que nous avons essayé de fixer quand nous nous intéressions, il y a trois ans, au stade du miroir. Il ne s'est pas évaporé depuis. J'aime bien ceux d'entre vous qui nous disent : tous les ans c'est quelque chose de différent, le système change. Il ne change pas. Simplement j'essaie de vous en faire parcourir le champ.

Ce que nous trouvons, c'est que ce qui se passe dans ce rapport avec la mère, pour autant qu'ici la mère impose ce que j'ai appelé plus que sa loi, sa toute-puissance ou

son caprice, et compliqué du fait que l'enfant, l'enfant huzain, pas d'importe quel petit, et l'expérience nous le montre, est ouvert à un certain rapport d'ordre imaginaires qui est le rapport à l'image du corps propre, et à l'image de l'autre, notamment pour autant que nous le voyons sur notre schéma, dans l'au-delà de ce qui se passe sur la ligne de retour du besoin satisfait ou pas satisfait. C'est à savoir ce qu'il éprouve, les réactions par exemple de déception, de malaise, de vertige, dans son propre corps, par rapport à une image idéale qu'il en a et qui prend chez lui une valeur tout à fait prévalente du fait d'un trait de son organisation que nous avons liée à plus ou moins juste titre à la prématuration de sa naissance.

Bref, dès l'origine nous voyons, si vous voulez, interférer, jouer entre eux, deux circuits, dont le premier est le circuit symbolique, pour vous fixer les idées, pour raccrocher les choses à un porte-manteaux que vous connaissez déjà, au surmoi féminin infantile, et d'autre part le rapport imaginaire à cette image idéale de soi qui, chez lui, ^{se} trouve à l'occasion de ses frustrations ou de ses déceptions, plus ou moins affectée, voire lésée.

En d'autres termes, le circuit dès l'origine se trouve jouer sur deux plans : plan symbolique et plan imaginaire ; rapport à l'image de l'objet primordial, la Mère, l'autre en tant qu'elle est le lieu où se situe la possibilité

la différence
entre les 2.

d'articuler le besoin dans le signifiant, et d'autre part l'usage de l'autre, petit a, en tant qu'elle est le point où le sujet a cette sorte de lien à soi-même, à une image qui représente ce que nous pouvons appeler la ligne de son accomplissement, accomplissement imaginaire bien entendu.

Qu'est-ce qu'a consisté à dire tout ce que nous avons dit depuis le début de l'année, depuis que nous commençons à prendre les choses au niveau du trait d'esprit ?

Pour avoir l'occasion de vous apporter ce schéma, de vous en montrer la pertinence, le caractère inévitable dans l'état d'esprit, je vous ai dit qu'en somme rien ne pouvait organiser d'une vie mentale, qui corresponde à ce que l'expérience nous donne, à ce que l'expérience articule dans l'analyse, si ce n'est qu'il y ait au-delà de cet autre mis primordialement en position de toute-puissance par son pouvoir, non pas de frustration, car c'est insuffisant, mais de versagung, avec l'ambiguïté de processus et de refus que contient ce terme : "versagung". Qu'il y ait si je puis dire, l'autre de cet autre, à savoir ce qui permet cet autre lieu de la parole, que le sujet l'aperçoive comme lui-même symbolisé, c'est-à-dire qu'il y ait cet autre de l'autre dans l'occasion quand nous prenons le système du triangle oedipien familial, si vous voulez, vous sentez bien qu'il y a là quelque chose de plus radical, de plus fondamental que tout ce que nous donne l'expérience sociale, ce terme de

facile, et c'est bien cela qui fait la permanence, je
veux dire la constance de ce triangle oedipien et de la
découverte freudienne.

Je vous ai dit que là le Père (avec un grand P), en tant
qu'il n'est jamais un père, mais bien plutôt le père mort,
le père en tant que porteur d'un signifiant comme tel, si-
gnifiant au second degré, d'un signifiant qui autorise
et fonde tout le système de signifiant, qui fait qu'en quel-
que sorte le premier autre, c'est-à-dire le premier sujet
auquel l'individu parlant s'adresse, est lui-même symbolisé.

C'est uniquement au niveau de cet autre, de l'autre
de la loi à proprement parler, et d'une loi, je vais y in-
sister, incarnée, que peut prendre sa dimension propre le
monde articulé, humain, tel que nous le voyons s'exercer
par l'expérience, et tel que l'expérience nous montre comme
absolument indispensable cet arrière-plan d'un autre par
rapport à l'autre sans lequel l'univers du langage tel qu'il
se montre efficace dans la structuration, non seulement des
besoins, mais de ce quelque chose de nouveau dont j'essaye
de vous démontrer, de vous faire comprendre cette année la
dimension originale, et qui s'appelle le désir, s'articuler.

C'est à ce niveau que s'aperçoit, au niveau où l'autre
en tant que lieu de la parole, cet autre qui pourrait pure-
ment et simplement être le lieu du son de clochette dont
je vous parlais tout à l'heure, qui ne serait donc pas à

X

proprement parler un autre, mais simplement le lieu organisé de ce système des signifiants, introduisant son ordre et sa régularité dans les échanges vitaux à l'intérieur d'une certaine es.èce. On voit tel qui aurait pu l'organiser, et après tout on peut envisager que dans une société déterminée, les hommes pleins de bienveillance s'emploient à l'organiser et à le faire fonctionner. On peut même dire que c'est un des idéaux de la politique moderne.

X

Seulement l'autre n'est pas cela. Justement il n'est pas purement et simplement le lieu qui est ce quelque chose de parfaitement organisé, de fixé, de figé. Il est un autre symbolisé lui-même. C'est cela qui lui donne son apparence de liberté. Il est un fait qu'il est symbolisé, et que ce qui se passe à ce niveau de l'autre; de l'autre, c'est-à-dire du père dans l'occasion, du lieu où s'articule la loi du point de visée où lui, qui dépend d'un autre; cet autre lui-même est soumis à l'articulation signifiante, plus que soumis à l'articulation signifiante, marqué de quelque chose qui est l'effet dénaturant - soulignons bien - de notre pensée, de cette présence du signifiant qui est loin encore d'être parvenue à cet état d'articulation parfaite que nous prenons ici comme une espèce d'hypothèse de départ, uniquement pour illustrer notre pensée, de cet effet du signifiant sur l'autre comme tel, de cette marque qu'il en subissait à ce niveau. C'est cette marque qui représente la

X

castration comme telle.

lect + c¹ ca
2e part ?

Si nous avons autrefois, dans la triade castration-frustration-privation, bien marqué dans la castration que l'action est symbolique, que l'agent est réel, que c'est un père réel dont on a besoin, que la castration existe, que la castration, c'est une action symbolique, et qu'elle porte sur quelque chose d'imaginaire. Nous en retrouvons là la nécessité : c'est en tant que quelque chose passé de réel au niveau de la loi, un père plus ou moins défaillant, qu'importe ! ou quelque chose qui le remplace, mais quelque chose qui tient sa place, que se produit ceci : c'est qu'est reflété dans le système de la demande, dans le système de la demande où s'instaure le sujet, ce quelque chose qui en est son arrière-plan, à savoir qui marque dans ce système de la demande, bien loin d'être articulé, bien loin d'être parfait, bien loin d'être à plein rendement ou à plein emploi, qui marque dans son arrière-plan, ce quelque chose qui s'appelle effet du signifiant sur le sujet, marque du sujet sur le signifiant, manque, dimension du manque introduite dans le sujet par ce signifiant.

à ceux qui
peuvent
faire ces
liens
séparés
d'un manque

Ce manque introduit est symbolisé comme tel dans le système du signifiant comme étant l'effet du signifiant sur le sujet. Le signifié le proprement parler, le signifié qui ne vient pas si on peut dire tant par son absence, comme si la vie fleurissait en significations, mais qui vient

d'ailleurs au langage et du signifiant comme tel, pour y imprimer cette sorte d'effet qui s'appelle signifié.

Ceci est primitivement symbolisé comme l'indique ce que nous avons apporté sur la castration. Le fait que ce qui sert de support à l'action symbolique propre, qui s'appelle castration, est une image, une image choisie si on peut dire dans le système imaginaire pour en être le support, ce quelque chose où l'action symbolique de la castration choisit son signe. Il est emprunté au domaine imaginaire quelque chose dans l'image de l'autre est choisi pour porter



manque →
le main (x) y
man → /e f
(je t'aime)
(trop de
marque)

la marque d'un manque qui est ce manque même par où le vi-
vant s'aperçoit, parce qu'il est humain, c'est-à-dire parce
qu'il est en rapport avec le langage, s'aperçoit comme ex-
clu de l'opacité des désirs, comme quelque chose de limité,
de local, comme une créature, à l'occasion comme un chaî-
non dans la lignée vitale, comme n'étant qu'un de ceux par
lesquels la vie passe, à la différence de l'animal, ce qui
n'est effectivement qu'un de ceux qui réalisent le type qui
à ce titre par nous peut être considéré comme par rapport au
type, chaque individu comme déjà mort.

Nous, nous le sommes aussi déjà pour eux. Nous som-
mes déjà morts par rap ort au mouvement lui-même, ce mou-
vement lui-même de la vie, qu'à cause du langage nous som-
mes capables de projeter dans sa totalité, et même plus,
dans sa totalité comme parvenu à sa fin.

C'est exactement ce que Freud articule dans la notion d'indice de mort. Il veut dire que pour l'homme, la vie d'ores et déjà se projette comme étant parvenue à son terme, c'est-à-dire au point où elle retourne à la mort.

Cette articulation par Freud de l'instinct de mort, c'est l'articulation d'une position essentielle à un être animal qui est pris et articulé dans un système signifiant qui lui permet de dominer son immanence de vivant, et de s'apercevoir comme déjà mort.

C'est très précisément ce que justement il se fait que d'une façon imaginaires ; je veux dire ici comme virtuel, comme à la limite, comme d'une façon spéculative. Il n'y a pas d'expérience de la mort, bien entendu, qui puisse y répondre, et c'est bien pour cela que c'est symbolisé d'une autre façon. C'est symbolisé sur ce point et cet organe précis où apparaît de la façon la plus sensible, ce qui est la poussée de la vie. C'est pour cela que c'est le phallus en tant qu'il représente simplement la montée de la puissance vitale qui prend place dans l'ordre des signifiants, pour représenter pour l'individu humain dans son existence, ce qui est marqué par le signifiant, ce qui par le signifiant, est frappé de cette caducité essentielle où peut s'articuler dans le signifiant lui-même, ce manque à être dont le signifiant introduit la dimension dans la vie du sujet.

C'est ce qui nous permet de comprendre dans quel ordre

*Cette vie
est un organe*

les choses se sont présentées pour l'analyse, à partir du moment où simplement quelqu'un n'est pas parti de l'école pour aller au phénomène, mais est simplement parti des phénomènes tels qu'il les voyait se manifester chez les névrosés, terrain élu pour manifester cette articulation dans son essence simplement du fait qu'elle se manifeste dans son désordre. Et l'expérience a prouvé que c'était toujours dans le désordre que nous apprenions à trouver assez facilement compréhensibles les rouages et les articulations de l'ordre.

c style X

Nous pouvons dire que ce qui s'est donné d'abord par Freud à une expérience, une expérience qui tout de suite a mis au premier plan, a promu à la sous-jacence du complexe de castration comme tel, c'est quelque qui comme chacun sait, est parti de l'appréhension et de la perception des symptômes du sujet.

Qu'est-ce que le symptôme veut dire ? Où, dans ce schéma, se situe-t-il ?

Il se situe quelque part en S (A), qui se produit au niveau de la signification. C'est essentiellement tout ce que Freud a apporté ; c'est un symptôme, c'est une signification. Un symptôme, c'est un signifié, c'est un signifié

X qui est bien loin d'intéresser seulement le sujet, c'est son histoire, toute son anamnèse qui est impliquée. C'est pour cela que l'on peut légitimement le symboliser à cette place par un petit s (A). Entendez : signifiant de l'être, venant

155

rapports
l'Avant
l'Autre

comme tel du lieu de la parole.

Mais ce que Freud nous a appris aussi, c'est que le symptôme n'est jamais simple : le symptôme est toujours surdéterminé. Il n'y a pas de symptôme dont le signifiant ne soit apporté d'une expérience antérieure, précisé-ent d'une expérience située au niveau où il s'agit de ce qui est réprimé et de ce qui est le cœur de tout ce qui est réprimé chez le sujet, à savoir ce complexe de castration, de ce signifiant de A/ qui est quelque chose qui sans aucun doute s'articule dans le complexe de castration, mais qui n'y est pas forcément ni toujours totalement articulé. Le fameux traumatisme dont on est parti, la fameuse scène primitive, qu'est-ce que c'est, si ce n'est précisément quelque chose qui entre dans l'économie du sujet, et qui joue au cœur, à l'horizon de la découverte de l'inconscient, toujours comme un signifiant, un signifiant en tant qu'il est défini dans son incidence telle que tout à l'heure j'ai commencé de l'articuler, c'est à savoir que la vie ; je veux dire l'être vivant saisi comme vivant, en tant que vivant, mais avec cet écart, cette distance qui est justement celle qui constitue cette autonomie de la dimension signifiante, le traumatisme ou la scène primitive.

qu'est-ce donc si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité chaque chose par son signifiant d'une

X

existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme et la scène primitive.
 C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, c'est-à-dire comme quelque chose qui ne peut pas encore d'aucune façon se résoudre, s'articuler, cette nécessité, cet arrière-plan du signifiant par rapport au signifié, c'est ce quelque chose qui dès le départ, dès que Freud commence à articuler ce que c'est qu'un symptôme, est par lui impliqué dans la formation de tout symptôme, et qu'avons-nous vu ces derniers temps chez l'hystérique, si ce n'est ceci qui nous permet de situer où se trouve le problème du névrosé ?

C'est un problème de rapport de signifiant avec sa position de sujet dépendant de la demande. C'est ce en quoi l'hystérique a à articuler quelque chose que nous appellerons provisoirement son désir, et l'objet de ce désir, en tant justement qu'il n'est pas l'objet du besoin, c'est pour cela que j'ai quelque peu insisté sur le rêve dit de la balle bouche.

Ce dont il s'agit, qu'est-ce ? Il apparaît là d'une façon tout à fait claire, et Freud le dit dès le départ, dès l'ordre même de la psychanalyse, qu'il s'agit pour l'hystérique de faire tenir, de faire subsister l'objet du désir en tant que distinct et indépendant de l'objet de tout besoin.

Ce rapport au désir, à la constitution, au maintien

sous sa forme-énigmatique du désir comme tel dans son arrière-plan par rapport à toute demande, c'est le problème de l'hystérique, et chacun sait que ceci, à savoir si vous voulez quelque chose que nous avons appelé le X, indicible désir.

Qu'est-ce que le désir de mon hystérique ? C'est ce qui lui ouvre, je ne dirais pas l'univers, mais tout un monde qui est déjà bien assez vaste, à savoir la dimension qu'on peut appeler la dimension de l'hystérie latente à toute espèce d'être humain dans le monde, à savoir tout ce qui peut se présenter comme question sur son propre désir.

Voilà avec quoi l'hystérique se trouve communiquer de plein pied, d'abord bien entendu avec tout ce qui peut se passer de cet ordre chez tous ses frères ou sœurs hystériques, à savoir que c'est là-dessus, comme Freud nous l'articule, que repose l'identification hystérique. À toute hystérique fait écho tout ce qui, dans l'actualité, se pose chez quelques autres, que ce soit comme questions sur son propre désir, surtout et en tant que cet autre est hystérique, mais aussi bien pour autant que ce n'est qu'un mode hystérique de poser une question même chez quelqu'un qui peut n'être qu'occasionnellement et même d'une façon latente, hystérique.

Le monde est ouvert par cette question sur son désir, à l'hystérique ; un monde d'identification qui la met, si on peut dire, à proprement parler dans un certain rapport avec la masque, je veux dire avec tout ce qui peut d'une façon

quelconque, fixer, symboliser selon un certain type, cette question sur le désir qui l'a faite parente de l'hystérique, disons là de l'appel aux hystériques comme tels, qui l'a faite essentiellement identifiée à une sorte de manque général sous lequel s'agissent tous les modes possibles de manque

Nous en sommes maintenant à l'obsessionnel. La structure de l'obsessionnel, telle que j'essaye de m'y avancer, je vous l'ai dit, est désignée aussi par un certain rapport avec le désir qui n'est pas ce rapport $\frac{d}{X}$ qui est un autre rapport que je vous ai déjà indiqué comme étant chez lui essentiel, que nous appellerons si vous voulez, aujourd'hui, d_0 .

Le rapport de l'obsessionnel à son désir est soumis à ceci que nous connaissons depuis longtemps, grâce à Freud, à savoir le rôle précoce qui a joué ce qu'on appelle
 déeffusion des pulsions, isolation de quelque chose qui s'appelle destruction. C'est pour autant que le premier abord du désir du sujet obsessionnel a été comme pour tout sujet, l'apport du désir de l'autre, et que ce désir de l'autre a été d'abord et comme tel détruit, annulé, que toute la structure de l'obsessionnel s'engage, et qu'elle est comme telle et uniquement par là, je ne dis pas quelque chose de tellement nouveau, en disant cela, simplement je l'articule d'une façon nouvelle, qu'elle est comme telle, et à partir de là déterminée.

Quand vous aurez en main des obsessionnels, et ceux

qui en ont déjà en main, peuvent savoir que c'est un trait essentiel de sa condition, de sa structure, que non seulement comme je vous l'ai déjà annoncé et dit, son propre désir pour lui, baisse, clignote, vacille et s'évanouit à mesure qu'il s'en approche, portant ici la marque de ceci : que le désir a d'abord été abordé comme quelque chose qui se détruit parce que d'abord la réaction de désir de l'autre, s'est présentée à lui comme quelque chose qui était son rival, comme quelque chose qui a tout de suite porté la marque à laquelle il réagit avec le style de la réaction de destruction qui est la réaction sous-jacente au rapport du sujet à l'image de l'autre comme tel, à cette image de l'autre en tant qu'elle le dépossède et le ruine.

Il y a donc cette marque qui reste dans l'abord par l'obsessionnel de son désir qui fait que toute approche le fait s'évanouir.

C'est ce que l'auteur dont je vous parle, et disons que je critique à l'occasion dans ce que je suis en train de dérouler devant vous depuis quelques leçons, c'est ce que l'auteur perçoit sous cette forme qu'il appelle distance à l'objet, et qu'il confond avec quelque chose qu'il appelle la destruction de l'objet. Je veux dire que l'idée qu'il se fait de la psychologie de l'obsessionnel ont celle de quelqu'un qui a perpétuellement à se défendre de la folie; de la folie définie comme destruction de l'objet.

Il n'y a là - je vous expliquerai pourquoi - qu'une projection chez le dit auteur, de quelque chose qui est, étant donné la perspective où lui-même opère et veut en venir, à la résolution de ce problème du désir chez l'obsessionnel par la voie où il passe, où il la conçoit, non seulement en fonction de nos insuffisances sur le plan théorique, des insuffisances de sa pensée sur le plan théorique, mais aussi en raison de facteurs personnels, car ceci n'est qu'un fantasme, un fantasme en quelque sorte nécessité. Je vous montrerai en quoi par la perspective imaginaire où il engage la solution de ce problème du désir chez l'obsessionnel, mais il est d'expérience patente, courante qu'il n'y a chez les obsessionnels typiques, pas le moindre danger de psychose, où que vous l'examiniez, et je vous dirai quand le temps en sera venu, pourquoi ; je pourrai vous dire pourquoi, dans la mesure où les choses sont articulées d'une façon qui peut vous montrer à quel point un obsessionnel dans sa structure diffère d'un psychotique.

Par contre, ce qui est aperçu là-dedans, justement quoi-que mal traduit, c'est effectivement ceci : que l'obsessionnel ne se maintient dans un rapport possible avec son désir, qu'à distance, ce qui doit être maintenu pour l'obsessionnel, c'est la distance à son désir, et non pas la distance à l'objet. L'objet, nous allons le voir, est dans l'occasion une bien autre fonction, et ce que l'expérience nous montre le

la façon la plus claire, c'est que précisément il doit⁵⁹ venir
à une certaine distance de son désir pour que ce désir subsiste.
Mais il y a à ceci une autre face qui est celle-ci : c'est
que pour autant que l'obsessionnel - observez ceci dans la
clinique et dans le concret - établit avec l'autre un rapport
qui, de quelque façon, s'articule pleinement au niveau de la
demande, qu'il s'agisse de sa mère d'abord, mais dans toute
la suite des choses, et notamment à l'égard de son conjoint,
car quest-ce que veut dire pour nous l'analyse, qu'est-ce
que peut vouloir dire ce terme de conjoint, sinon bien quel-
que chose qui est ceci qui prend son articulation pleine au
niveau des choses où nous essayons de les situer ? C'est à
savoir celui avec qui il faut bien d'une façon quelconque
que bon gré malgré, revenir à être tout le temps dans un
certain rapport de demande, quelque'un avec qui on est tout
le temps, même si sur toute une série de choses on "la boucle",
ça n'est jamais sans douleur. La demande demande à être pou-
sée jusqu'au bout.

Que se passe-t-il sur le plan des rapports de l'obses-
sionnel avec son conjoint ? C'est très exactement ceci qui
est le plus subtil à voir, comme vous le remarquerez, comme
vous l'observerez, quand vous vous en donnerez la peine.
C'est que l'obsessionnel s'emploie à détruire le désir de
l'autre. Toute approche à l'intérieur, si on peut dire de
l'aire de l'obsessionnel, se solde dans le cas normal, sur
peu qu'on

X

s'y laisse prendre par une soude attaque, une usure permanente qui tend chez l'autre, et du fait de l'obsessionnel, à aboutir à l'abolition, à la dévaluation, à la dépréciation de ce qui est son propre désir.

Ce sont là des nuances, des termes assurément dont le maniement demande un certain exercice. Mais en dehors de ces termes, rien d'autre ne nous permettra même de s'apercevoir de la nature véritable de ce qui se passe. J'ai déjà dit, j'ai déjà marqué d'autre part dans le passé de l'obsessionnel, dans l'enfance de l'obsessionnel, ce caractère tout à fait particulier et accentué que prend précédemment chez lui l'articulation de la demande.

Sur ce schéma vous commencez de pouvoir le comprendre et le situer, car ce que je vous avais déjà marqué en vous représentant ce petit enfant qui est toujours à demander quelque chose, et qui, chose surprenante, a cette propriété parmi tous les enfants qui en effet passent leur temps à demander quelque chose, d'être celui de qui cette demande est toujours ressentie, et par les mieux intentionnés de ceux qui l'entendent, comme étant à proprement parler insupportable, l'enfant tanant, comme on dit. Ce n'est pas qu'il demande des choses plus extraordinaires que les autres, c'est dans sa façon de le demander, c'est dans le rapport du sujet à la demande que git ce caractère spécifique ou précoce de l'articulation de la demande chez celui qui d'ores et déjà au mo-

mené où ceci se manifeste dans la période par exemple juste de déclin de l'Œdipe, dans la période dite de latence. C'est de ceci qu'il s'agit.

Quant à notre hystérique, nous avons vu que pour soute-
nir son désir énigmatique, quelque chose chez elle est emplo-
yé comme artifice, ce que nous pouvons représenter, si vous
voulez, par la formation de deux tensions parallèles et iden-
tiques à ce niveau de formation idéalisante, d'identifica-
tion à un petit autre. Pensez au sentiment de monsieur K...
pour Dora. Chaque hystérique d'ailleurs, dans une des phases
de son histoire, a un support semblable qui vient jouer ici
le même rôle de support que A.

L'obsessionnel ne prend pas la même voie, le même che-
min. Il est même axé pour s'arranger avec ce problème de son
désir, il doit partir avec d'autres éléments, il doit partir
d'ailleurs. Ce que je commence de vous montrer, c'est en
quoi - précoce et essentiel - c'est dans un certain rapport
à sa demande qu'il peut dans son rapport à l'autre manifester
la spécificité et la place, maintenir si on peut dire la
distance nécessaire à ce que soit possible quelque part,
mais de loin, la position de ce désir annulé dans son essence,
de cette sorte de désir aveugle si l'on peut dire, qui est
celui dont il s'agit de maintenir la position.

Nous allons faire le tour, circonscrire ce rapport de
l'obsessionnel à son désir. Ceci en est un premier trait du

rapport spécifique du sujet à sa demande. Il y en a d'autres.

Conservons ceci. Qu'est-ce que c'est que l'obsession ?
 Vous savez l'importance qu'y a la formula verbale, au point
 que l'on peut dire que l'obsession est toujours quelque chose
de verbalisé. Freud là-dessus n'a aucun doute, même quand il
 a affaire à une conduite obsessionnelle, si l'on peut dire
 latente ; il considère qu'elle n'a fait que révéler sa pro-
 pre structure, tant elle prend la forme d'une obsession ver-
 bale. Il va même jusqu'à dire qu'en somme on a bien fait
 d'articuler les premiers pas, même dans la cure d'une névrose
 obsessionnelle, que quand on a fait par le sujet, donner
 ses symptômes, ce que l'on appelle tout leur développement,
 ce qui peut se présenter cliniquement comme une aggravation,
 et ce dont il s'agit, est une espèce de destruction de tou-
 tes les formes obsessionnelles dans quelque chose de bel et
 bien articulé.

Au reste est-il besoin d'insister sur le caractère d'an-
 nulation verbale, de caractère verbal qui va partir de la
 structure de l'obsession elle-même ? Et chacun sait que ce
 qui en fait l'essence et le pouvoir phénoménologiquement
 angoissant pour le sujet est ceci : c'est qu'il s'agit d'une
 destruction verbale par le verbe et par le signifiant. Le
 sujet se trouve en proie de ce qu'on appelle cette destruc-
tion que l'on appelle magique, je ne sais pourquoi - pour-
 quoi ne pas dire verbale tout simplement ? - de l'autre, qu'

X

tion signifiante si on peut dire, où se situe assurément son rapport avec ce signifiant exprime qui s'appelle le Père méconnu, il ne se confond pas absolument, s'il joue un rôle homologue, que Dieu ait un rapport avec la création signifiant comme telle, ce n'est pas douteux, et que le blasphème dans son essence ne soit quelque chose qui ne se situe absolument que dans cette dimension, c'est-à-dire quelque chose qui fait déchoir ce signifiant au rang d'objet, qui identifie en quelque sorte le logos à son effet nétonymique, qui le fait tomber d'un cran, c'est quelque chose qui n'est sans doute pas la bonne réponse, la réponse complète à la question du blasphème, mais c'est assurément une approche essentielle pour ce dont il s'agit dans l'obsession, sacrilège verbal, je veux dire dans le phénomène qui se constate chez l'obsessionnel.

Rappelez-vous l'épisode de l'homme aux rats, cette colère furieuse qui le saisit contre son père à l'âge de quatre ans, si mon souvenir est bon, où il se met à se rouler par terre en l'appelant : "toi serviette, toi assiette", etc.. Comme toujours c'est encore dans Freud que nous trouvons les choses les plus colossalement exemplaires, d'une véritable collision et collusion du toi essentiel de l'autre avec ce quelque chose d'inerte, cet effet si on peut dire déchu de l'introduction du signifiant dans le monde humain qui s'appelle un objet, et spécialement un objet inerte, un objet en

tant qu'il est de par lui-même qu'un objet d'échange, d'équivalence, aussi bien d'ailleurs toute la ^gérielle de la rage de l'enfant l'indique assez : il ne s'agit pas de savoir s'il est lampe, assiette ou serviette, il s'agit de savoir que le toi descend, est détruit au rang d'objet.

Vous ne direz que ce dont il s'agit dans cette destruction de l'autre dans l'obsession verbale est quelque chose, et vous ne paraissez de finir là-dessus, puisque nous serons forcés d'en rester là pour aujourd'hui, je dirais que ce quelque chose qui se passe ici et dont nous verrons la prochaine fois toute la structure, ce quelque chose qui fait que ce n'est que dans une certaine articulation signifiante que le sujet obsessionnel arrive à préserver l'autre, que l'effet de destruction vers lequel il aspire à le soutenir grâce à une articulation signifiante, et réfléchissez-y bien, vous trouvez là la trame même de ce monde que vit l'obsessionnel, l'obsessionnel est un homme qui vit dans le signifiant, il y est très solidement installé, il n'y a absolument rien à craindre, ce signifiant suffit pour lui à préserver la dimension de l'autre, mais c'est une dimension en quelque sorte idéalisée, et son schéma nous donne ce thème que je vous rappelle de l'observation de l'homme aux rats, je dirais que le français nous permet de l'articuler d'une façon d'ailleurs que j'ai une fois exercée ici, ce ne sera pas pour vous une surprise, au niveau de rapport à l'autre,

est donnée dans la structure même du symptôme.

Ceci aussi nous introduit à une phénoménologie qu'il est essentiel de parcourir pour comprendre sa nécessité.

Je dirais que de même que vous avez vu ici en somme le circuit de l'hystérique qui aboutit sur les deux plans, c'est-à-dire à une idéalisation ou identification dans le schéma à ce niveau supérieur, qui n'est que le parallèle et la symbolisation qui passe sur le plan imaginaire ici. Si je me permettais d'utiliser jusqu'au bout ce schéma, je dirais que pour l'obsessionnel le circuit est à peu près quelque chose comme ceci, de même que nous le retrouvons ici.

Je vais m'expliquer : le schéma de l'obsession verbale, ce schéma destructif du rapport avec l'autre, cette crainte de faire mal par des pensées, autant dire par des paroles, car ce sont des pensées parlées, à l'autre, cette obsession du blasphème aussi est quelque chose qui nous introduit à toute une phénoménologie à laquelle il conviendrait de s'arrêter un peu longuement.

Le blasphème lui-même, je ne sais pas si vous vous y êtes jamais intéressés. En soi c'est une très bonne introduction à l'obsession verbale, que ce thème du blasphème.

Qu'est-ce que blasphémer ? Là-dessus je voudrais bien que quelque théologien me donne la réplique. Disons assurément que c'est quelque chose qui fait désormais un signifiant éminent dont il s'agit de voir à quel niveau de l'autorisa-

et du tu qui commence ici ; ce qu'articule le sujet à l'autre, c'est un : "tu es celui qui me...."

Et pour l'obsessionnel ça s'arrête là. La parole pleine qui est celle où s'articule l'engagement du sujet dans un rapport fondamental avec l'autre, ne peut pas s'achever, sinon par cette sorte de répétition dont un humoriste faisait surgir le fameux "to be or not ...", et le type se gratte la tête pour continuer : "to be or not....", "to be or not..." Et c'est en répétant qu'il trouve la fin de la phrase : "tu es celui qui me...." "tu es celui qui me" "Tu es celui qui me tues".

La langue française nous donne ici ce schéma fondamental de ce rapport avec l'autre, ce rapport avec l'autre est fondé sur une articulation qui en quelque sorte se forme elle-même sur la destruction de l'autre, mais qui du fait qu'elle est articulation, et articulation signifiante, le fait subsister.

C'est à l'intérieur de cette articulation que nous allons voir quel est ce rapport, cette place du signifiant phallus quant à l'être et quant à l'avoir, ceci sur quoi nous sommes restés à la fin de cette dernière séance, qui nous permettra de voir la différence qu'il y a entre une solution qui permettrait de montrer à l'obsessionnel ce qu'il en est vraiment de son rapport au phallus en tant que signifiant du désir de l'autre, ou de le satisfaire sans une sorte de mirage imaginaire de concession de la demande le symbo-

lisation par l'analyse du fantasme imaginaire, ce quelque chose dont vous le savez dans quelle dimension se déroule toute cette observation, celle qui consiste en somme à dire à la femme : "vous avez envie du pénis ? Eh bien" comme disait monsieur Casimir Périot à un type coincé contre une lanterne, un peu aveuglé, : "qu'est-ce que vous voulez ?" et le type lui répond : "La liberté !" - "Eh bien vous l'avez", lui disait Casimir Périot, et il lui passe entre les jambes, et s'en va en le laissant tout interloqué. Ce n'est peut-être pas exactement ce que nous pouvons attendre d'une solution analytique. La terminaison même de cette observation, cette espèce d'identification euphorique, enivrée du sujet, la description qui recouvre entièrement un idéal masculin trouvé dans l'analyste, est peut-être quelque chose qui apporte au sujet un changement dans son équilibre, mais assurément pas celui qui est la véritable réponse à la question de l'obsessif.

-i-i-i-i-i-i-i-i-i-